

Nouvelles perspectives en sciences sociales



Avant-propos

Claude Vautier

Volume 11, numéro 2, mai 2016

Sur le thème : complexité et relation

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1037100ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1037100ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Prise de parole

ISSN

1712-8307 (imprimé)

1918-7475 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

Vautier, C. (2016). Avant-propos. *Nouvelles perspectives en sciences sociales*, 11(2), 15–21. <https://doi.org/10.7202/1037100ar>

Tous droits réservés © Prise de parole, 2016

Cet document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

Avant-propos

CLAUDE VAUTIER

LEREPS, Université de Toulouse, ENFA,
IEP de Toulouse, UT1 Capitole, UT2J

1. Objectifs du colloque et points de départ

Le colloque avait essentiellement pour objectif la mise en débat de la question du rôle de l'acteur dans la sociologie contemporaine. Était considéré comme acquis le fait que l'approche systémique est un progrès sur l'approche analytique. De même était sous-entendu que la systémique évoquée est « complexe » au sens donné à ce mot par Edgar Morin, principalement.

Mettre en débat le rôle de l'acteur dans les modélisations sociologiques contemporaines revenait donc à débattre des possibilités de modéliser les systèmes complexes par le biais des acteurs, c'est-à-dire de leurs interactions, ou par le biais de relations non interactionnistes. Ainsi que l'a maintes fois indiqué Simon Laflamme, dans ce dernier cas, « la relation est première » et c'est elle qui génère les acteurs plutôt que le contraire. Nous ne sommes plus là dans le débat sur la production mutuelle du système et de l'acteur. Ce qui est en cause ici, c'est le fait que la relation est intrinsèque à l'existence d'un être humain, donne à celui-ci ses caractéristiques d'humain : qu'il le veuille ou le refuse, un être humain est relationnel, ne peut être que dans la relation et, même lorsqu'il refuse de communiquer, il communique

involontairement par ce refus... De même, à d'autres niveaux, l'individu est-il dans une relation avec l'ensemble des autres aspects de la socialité, structure sociale, historicité... Dans le concept d'interaction, l'idée est que le système social émerge de ces interactions : les individus (acteurs, agents...), en se confrontant, génèrent des formes sociales ou des institutions matérielles et immatérielles. Mais, dans ce cas, on considère généralement que l'individu peut décider d'être ou non en relation, avec quoi, avec qui, à quel moment, selon quelles modalités... Ce n'est pas obligatoire, mais c'est une sorte de postulat qui est posé parce que, seul, il permet de respecter le principe de la liberté de l'individu qui décide et agit. L'idée que l'on puisse entrer en relation ou en interaction non volontairement se trouve en bute au problème récurrent des sciences sociales contemporaines : en l'absence de rationalité, on ne peut rien prédire des choix, des intentions et comportements des individus, on ne peut plus modéliser sur les bases classiques des théories de l'action. On ne peut plus comprendre, par exemple, la genèse des institutions.

Les organisateurs du colloque ont donc voulu que soit abordée et débattue cette question de la modélisation en SHS sur d'autres bases que celles des théories de l'action. Les personnes devant intervenir se situaient toutes dans une optique systémique, avaient toutes un regard positif sur la notion de complexité, mais toutes n'avaient pas la même approche de la systémique complexe : d'une part, pour les uns, celle-ci est compatible avec des modélisations centrées acteur, pour les autres, la complexité est justiciable d'une approche où l'acteur se trouve décentré tandis que la relation est exhaussée et devient le principe même de la complexité dans les modèles; d'autre part, tous n'avaient pas la même définition de la complexité elle-même et de ses conséquences sur la modélisation des phénomènes sociaux.

Il y a donc eu un débat, trop rapide par manque de temps, malgré nos efforts organisationnels, mais sérieux et honnête, permettant d'ouvrir des pistes de réflexion plus qu'apportant des solutions. Ces pistes seront suivies au long des années qui

viennent, au cours de séminaires dont la périodicité et l'organisation seront précisées plus tard.

2. Les principaux débats

Les présentations étaient orientées différemment, vers des aspects épistémologiques, théoriques, méthodologiques et empiriques.

Elles peuvent être organisées en deux grandes catégories qui se recoupent plus ou moins :

- une partie est centrée sur la mobilisation des concepts issus ou proches de la systémique complexe et privilégie souvent la notion d'interaction entre les acteurs : ainsi des communications de Philippe Garraud avançant la notion de système d'action complexe en enrichissant celle de système d'action concret de Crozier et Friedberg et de Patrick Dieuaide s'intéressant au travail cognitif des acteurs leur permettant de communiquer et d'informer, c'est-à-dire de donner forme aux institutions qui règlent l'action collective. Ali Hamaidia nous renvoie à la nécessité de pratiquer une thérapie familiale – systémique – comme le préconisaient Gregory Bateson ou Paul Watzlawick. En insistant sur la nécessité d'introduire le temps et l'imprévisibilité, Marcienne Martin se situe également au cœur de la systémique complexe, tentant d'introduire de la dialogie, qui prend, pour elle, la forme du diptyque ordre/désordre et des interactions hasardeuses, de l'information construisant des institutions pour Patrick Dieuaide.
- l'autre partie des communications se situe plutôt au confluent entre la systémique complexe et l'approche relationnelle, ou veut se positionner clairement dans cette dernière posture. Benoît Feildel, Paul Jalbert, Roger Gervais, Mélanie Girard¹, Denis Martouzet, Simon Laflamme ou Claude Vautier se retrouvent sur la nécessité, selon eux, de mobiliser les concepts suivants : un individu non central dans la modélisation, non uniquement rationnel, inten-

¹ Quelques intervenants, pour des raisons diverses, n'ont pas soumis leur texte pour une publication dans les actes. C'est le cas de Mélanie Girard.

tionnel, stratégique, voire axiologique, mais un individu « émorationnel » selon le terme construit par Simon Laflamme; un système conçu comme une relation de relations, relation toujours déjà là, différente d'une interaction entre les individus dans la mesure où c'est elle qui « médiatise les corrélations individuelles », comme le dit Laflamme, autrement dit, où c'est elle qui génère les conditions de l'humanisation ou de l'hominisation, comme dit Morin; enfin, la reconnaissance de l'historicité des sociétés, des individus et des systèmes, celle de la nécessité de trouver le moyen d'intégrer l'histoire ou le temps au cœur de la modélisation et non à sa périphérie, comme un simple paramètre extérieur et superficiel conduisant à faire de la « statique comparative » en faisant varier ce paramètre externe au modèle... C'est la mise en œuvre simultanée de ces concepts qui conduit à classer ces communications dans la catégorie des approches relationnelles.

Le caractère plus ou moins empirique des interventions modifie évidemment la réception par les auditeurs. Ceux-ci ne perçoivent pas de la même manière des propos principalement théorique comme ceux de Bernard Ancori, Patrick Dieuaide, Yves Jamont J^r Duplan, Philippe Garraud, Ali Hamaïdia, Simon Laflamme, Marcienne Martin, Denis Martouzet ou Claude Vautier et ceux de Roger Gervais, Benoît Feildel ou Paul Jalbert avec leur important protocole de recueil de données.

Cet ensemble de disparités de forme et de fond a permis d'initier des échanges constructifs et contradictoires. Constructifs, *parce que* contradictoires a-t-on envie de dire, mais aussi parce qu'ouverts. En effet, loin de se renfermer dans leurs positions respectives, les intervenants ont accepté de passer celles-ci au crible du doute, des interrogations et du scepticisme le cas échéant. Chacun a donc pu, non seulement interroger les autres, mais s'interroger lui-même sur les raisons de ses convictions sur tel ou tel point, sur les étayages de sa pensée.

3. Les résultats du colloque

Nous avons voulu que ce colloque laisse suffisamment de place aux débats. Nous avons, pour cela, limité le temps de présentation à 15 minutes, ce qui est très court pour exposer une thèse en détail et oblige à se centrer sur l'essentiel, sur les lignes directrices du propos, sur ses articulations... Cela nous a permis de dégager du temps pour les échanges, temps encore trop bref mais reporté après les interventions et ne visant pas chacune d'entre elles individuellement, mais un groupe d'interventions (au demeurant limitées en nombre, entre deux et trois au plus pour une session de 75 minutes), ce qui a sans doute été important pour que les échanges se situent – comme les communications – à des niveaux essentiels de la réflexion.

Il résulte des échanges les éléments suivants :

- une critique des catégories analytiques de la sociologie contemporaine. Si tous les intervenants n'étaient pas d'accord sur les catégories à critiquer comme sur la nature de la critique, un certain consensus s'est réalisé sur l'idée que la critique des catégories était utile au développement de la pensée. Pour les participants les plus critiques, ce sont les catégories d'acteur, de rationalité, d'intentionnalité, de stratégie qui ont été visées et, de façon corollaire, les théories de l'action.
- un débat autour du statut de la relation : interaction entre des individus, interaction entre des catégories analytiques, relation entre des relations ?... Parmi les participants, Rachid Bagaoui, professeur de sociologie à l'Université Laurentienne s'interroge sur l'intérêt de débattre de la notion de relation : « si celle-ci est première, pourquoi en parler ? », dit-il en substance, indiquant que seule lui paraît intéressante la notion de « mode relationnel ».
- un double débat autour de la question de la modélisation en sciences sociales : faut-il monter en abstraction pour mieux saisir l'objet, comme le suggèrent Simon Laflamme, Mélanie Girard ou Claude Vautier, ou bien au contraire

revenir au plus près de l'empirie pour *y comprendre quelque chose, pour que ce soit significatif*, comme semblent le proposer Rachid Bagaoui et Patrick Dieuaide ? Cette question est au centre de la seconde partie du débat : faut-il modéliser les systèmes complexes à partir de la métaphore de l'acteur et de sa psyché ou bien, montant en abstraction, de celle des relations de relations ? Simon Laflamme insiste sur le caractère « sécurisant des modélisations rationalisantes et ce qu'il y a de terrifiant dans les autres » et nous incite à sortir des modélisations trop proches d'une réalité reconstruite sous les formes d'un anthropocentrisme généralisé. Si elles sont apparemment plus compréhensibles, les modélisations à base d'acteurs rationnels, intentionnels, voire même fondées sur des relations qui ne sont qu'interactions entre individus ne permettent pas, selon une partie de l'assistance, de mettre à jour les mouvements profonds des sociétés humaines.

On peut ajouter, à des fins de clarification, que le débat autour des modélisations centrées sur l'empirie a peut-être été mal posé au cours de la discussion, faisant courir le risque d'une fausse interprétation et de l'ouverture d'un faux débat : monter en abstraction n'est nullement abandonner l'empirie, bien au contraire. Monter en abstraction est une façon de modifier nos catégories analytiques afin qu'elles n'inhibent pas une part importante du phénomène que nous souhaitons étudier. L'empirie, de son côté, nous permet d'objectiver nos catégories comme leurs relations et, en fin de compte, notre modèle de la réalité. Abstraction et empirie, loin de s'opposer, cheminent de concert, s'appuyant mutuellement.

En conclusion

L'objectif du colloque a été atteint dans la mesure même où il a suscité ces débats. Il l'a été également dans la mesure où les questions qui ont été au centre des questionnements et des disputes ont été celles qui sont au centre du projet de la revue *Nouvelles perspectives en sciences sociales (NPSS)*, soit un éloignement

des théories de l'action, une reconnaissance de l'historicité dans les modèles sociologiques, une approche relationnelle des phénomènes sociaux.

Des désaccords naissent généralement les avancées, puisque chacun remobilise ses convictions et tente de faire la preuve de celles-ci.

Les prochains colloque *NPSS* devraient permettre de faire avancer des idées qui restent aujourd'hui encore controversées mais qui apparaissent à de nombreuses personnes très engagées dans la vie de la revue comme fondamentales pour réorienter les SHS contemporaines vers une meilleure compréhension des sociétés humaines.